



## La traduction automatique neuronale : un problème de temporalité

## La traducción automática neuronal: un problema de temporalidad

---

SYLVIE VANDAELE

Université de Montréal. Département de linguistique et de traduction. Pavillon Lionel-Groulx C9028. 3150, rue Jean-Brillant. Montréal, QC, H3T 1N8, Canada.

Dirección de correo electrónico: [sylvie.vandaele@umontreal.ca](mailto:sylvie.vandaele@umontreal.ca)

ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-6598-3560>

Recibido: 1/9/2021. Aceptado: 28/11/2022.

Cómo citar: Vandaele, Sylvie, « La traduction automatique neuronale : un problème de temporalité », *Hermēneus. Revista de Traducción e Interpretación*, 22 (2022), pp. 1-15.

DOI: <https://doi.org/10.24197/her.24.2022.1-15>

---

Pendant très longtemps, les professionnels de la traduction — et les enseignants — ont cru que la machine ne les rattraperait jamais sur le plan de la qualité. Certes, à la fin du siècle dernier, les outils d'aide à la traduction avaient commencé à s'implanter — non sans inquiétude de la part des langagiers cependant. Mais une traduction automatique véritablement acceptable semblait encore inaccessible et il était de bon ton de se gausser des mentions « fait en dinde » (*made in Turkey*) et autres absurdités. En 2015, l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), pour son congrès annuel, avait invité un chercheur de l'Université de Montréal œuvrant en informatique, Philippe Langlais, à présenter une conférence sur l'état des lieux en traduction automatique. À la toute fin de sa conférence, après avoir détaillé les « trois âges » de la traduction automatique, il avait annoncé, au détour d'une petite phrase qui n'avait pas soulevé de question particulière à l'époque, que l'on verrait sous peu arriver la « traduction neuronale », sur laquelle certains de ses collègues travaillaient assidûment. Deux ans plus tard, en 2017, DeepL faisait une entrée fracassante et Google Translate suivait de peu. Depuis, toute la profession, de par le monde, ainsi que les entités d'enseignement, écoles de traduction et universités, subissent un bouleversement sans précédent. Pourtant, comme l'explique le président de l'OTTIAQ, Donald Barabé, au fil de ses

nombreuses conférences, non seulement le volume de traductions a explosé, mais l'emploi en traduction s'est maintenu et s'est même accru. Autrement dit, la demande pour une traduction de qualité professionnelle est là. Mais qu'entend-on par « qualité professionnelle »? Et quelles sont les répercussions sur l'enseignement?

Précisons d'emblée que la question de la traduction automatique neuronale (TAN) se pose très différemment selon les langues en jeu et les contextes. Que n'importe qui puisse consulter des documents ou des sites rédigés dans des langues inconnues, même si l'on est averti de l'imperfection de l'opération, représente un exploit fantastique. Le contexte professionnel exige cependant une attention particulière. Le mien est celui du Québec, avec un flux de traduction majoritaire de l'anglais vers le français, qui va perdurer tant que les lois linguistiques existeront. De surcroît, ma perspective est celle de la traduction biomédicale — même si je trouve écho à mes préoccupations dans les réflexions de collègues pratiquant ou enseignant d'autres spécialités. Je n'aurai donc pas la prétention d'afficher ma réflexion comme étant représentative de « la traduction au Canada », bien que je sois en contact étroit, depuis plus de vingt ans, avec le marché du travail, grâce à mes activités de formation continue au sein de l'OTTIAQ et à un bon réseau constitué de professionnels langagiers et d'anciens étudiants et étudiantes.

Au cours de la préparation du présent texte, je pensais au bilan des vingt dernières années, dans ce contexte précis de la traduction biomédicale et pharmaceutique : l'ère des grands services linguistiques au sein des entreprises, où œuvraient des professionnels langagiers bien formés, bien rémunérés, pouvant former la relève, est révolue. Dans le monde pharmaceutique, à partir de 2005 environ, la plupart de ces services ont fermé les uns après les autres, les sirènes de l'impartition tous azimuts ayant inévitablement touché les activités langagières. Progressivement, la traduction — malheureusement souvent considérée comme une obligation pesante résultant des lois linguistiques québécoises — a quitté l'entreprise pour les cabinets et les agences. Les « campagnes terminologiques » se sont faites rares, voire inexistantes — ce qui a plongé la profession de terminologue dans un marasme dont elle ne semble pas être sortie, malgré des besoins criants. Bien sûr, au début, la qualité n'a pas souffert : les traducteurs et traductrices ayant perdu leurs emplois (de qualité) se sont retrouvés « micro-entrepreneurs » (je n'aime pas le terme *pigiste*, la connotation me paraissant un peu péjorative et pas du tout représentative d'une expertise langagière professionnelle), travaillant à leur compte pour les cabinets et les agences qui se faisaient, en arrière-plan, une guerre féroce pour accaparer les

juteux contrats de traduction. Un intermédiaire supplémentaire s'étant glissé entre les entreprises et les langagiers, les tarifs de ces micro-entrepreneurs sont restés, au mieux, « stables », mais, le plus souvent, entraînés irrésistiblement vers le bas. Et contrairement à votre plombier, c'est le client qui fixe la tarification : la concurrence impitoyable entre agences et cabinets mène à la répercussion, en bout de chaîne, des baisses consenties au client à gagner ou à conserver.

Les lieux de stage se sont faits plus rares : avec la perte des services linguistiques, les étudiants ont été perçus comme des poids plutôt que comme la relève qu'il faut préparer au marché du travail. Et, de fait, la question se pose : un cabinet est-il en train de former le futur employé d'un concurrent? Les micro-entrepreneurs, de leur côté, sont débordés de travail : comment trouver encore le temps de s'investir dans l'apprentissage de qui pourrait se révéler un concurrent quelques mois plus tard? De plus, on hésite parfois, dans les domaines de spécialité exigeants comme peut l'être la traduction biomédicale, à confier de « vrais » textes à des débutants. Pendant que les professionnels expérimentés croulent sous les contrats, et réussissent, grâce à l'expérience acquise, à réaliser un chiffre d'affaires honorable, la relève n'est plus aussi bien prise en charge. Arrive maintenant ce qui était prévisible : avec les départs à la retraite qui s'intensifient, avec une relève trop souvent laissée à elle-même à la sortie de l'université, les cabinets et les agences peinent de plus en plus à trouver des langagiers efficaces, compétents, rapides et... pas chers...

L'arrivée de DeepL et consorts produit des réactions variées parmi les professionnels établis : les uns ont pris peur, d'autres se sont enthousiasmés, un certain nombre sont restés circonspects. Certaines personnes ont continué — et continuent — imperturbablement à refuser de « post-éditer » (j'aborderai ce terme plus bas) des « sorties machines », fortes de leur connaissance approfondie du domaine et de leurs clients, préférant avoir recours aux mémoires de traduction patiemment construites, année après année, et enrichies de la meilleure documentation. La dictée vocale — souvent négligée dans le processus d'apprentissage — représente parfois (souvent?) une méthode de travail plus efficace que la reprise, parfois laborieuse, voire épuisante, du fruit d'une traduction automatisée. D'autres ont considéré que l'outil leur apportait un avantage concurrentiel, surtout en matière de rendement — mais parfois sans percevoir les erreurs de sens qu'il peut laisser derrière lui. En tout cas, dans les deux à trois années qui ont suivi la sortie de la TAN, le marché du travail l'avait « phagocytée » et intégrée au poste de travail de traduction, que ce soit par l'intermédiaire d'applications

autonomes (abonnement à DeepL, par exemple), ou d'API (*application programming interface*) intégrées aux mémoires de traduction. Mon impression est que le monde professionnel s'est, dans l'ensemble, adapté, dans la mesure où l'expérience professionnelle antérieure s'est vue enrichie d'un nouvel instrument auquel il faut choisir de donner la priorité ou non — même si les frustrations liées à la pression du rendement, à la baisse ou à la stagnation de la rémunération, largement corrélées à la mainmise des multinationales sur un marché jusqu'alors relativement protégé, s'expriment de temps à autre. Sur le marché du travail, le temps s'est compressé : traduire plus, moins cher, plus vite. Pourquoi pas, si les outils le permettent? Mais les langagiers ont-ils vraiment la main sur eux ? Et qu'en est-il de la qualité et de la formation?

Sur le plan de la qualité, les résultats sont variables selon les outils considérés : il n'entre pas dans mon intention de présenter ici un comparatif des différents outils de TAN, bien que, pour les logiciels accessibles en ligne, la plupart des évaluateurs s'entendent pour accorder la meilleure note à DeepL. Les différentes solutions offertes aux entreprises langagières peuvent se distinguer par certaines de leurs fonctionnalités et leur spécialisation : tel outil sera le plus performant dans un contexte de localisation, tandis que tel autre sera davantage approprié pour la traduction spécialisée exigeant la consultation d'une documentation de pointe. Le marché de la TAN est dynamique, car la technique avance vite : s'annonce la traduction neuronale « adaptative », qui cherche à améliorer la qualité de la traduction grâce à une contextualisation de la traduction au sein de l'ensemble du texte et à la prise en compte de la correction des traducteurs. Mais ceux-ci auront-ils le temps de réviser convenablement? Ou plus précisément, leur en laissera-t-on le temps? Et, surtout, les entreprises langagières accepteront-elles de payer à leur juste prix les personnes capables de surmonter les défaillances de la machine?

Il semble que l'on tienne pour acquis que la TAN est la réponse incontournable au désir de rentabilité des entreprises. Le discours « marketing » des spécialistes de la TAN est, à mon sens, particulièrement agressif et vise surtout, me semble-t-il, responsables et gestionnaires : les conférences présentent, d'emblée, comme un fait acquis, que la TAN, qu'on le veuille ou non, est là pour rester et que les langagiers n'ont qu'une seule chose à faire, c'est de s'y adapter. Certes, il n'est pas question de remettre en cause cette avancée technologique, mais est-elle utile tout le temps, et dans quelles conditions doit-elle être utilisée, je dirais, sainement?

Bien entendu, il y a la « post-édition », terme qui tend cependant à devenir obsolète : comme le processus de TA est désormais intégré au flux de

travail, les experts de la TAN insistent pour parler plutôt de « révision de traductions produites par la machine ». À vrai dire, je suis assez d'accord avec cela : déjà, le terme « post-édition » — outre le fait qu'il constitue un anglicisme fautif — n'est pas pertinent : il évoque en effet une époque où on lui opposait « pré-édition », qui désigne une opération consistant à préparer un texte soumis ensuite à un traducteur automatique, dont le mode de fonctionnement n'avait rien à voir avec la TAN. Dommage pour les cours que l'on s'est empressé d'intituler de cette manière... Ensuite, avec la TAN, le processus cognitif de révision ne me paraît, a priori, pas très différent de celui de la révision bilingue faite sur une traduction produite par un humain : à partir du moment où le texte est grammaticalement correct, c'est le sens qui devient le point focal. La différence de qualité résidant surtout dans les corpus d'entraînement, dresser une typologie des erreurs ne peut que concerner un système X à un instant t. La portée d'une telle entreprise est forcément réduite, d'autant que la technologie évolue rapidement. C'est donc le travail sur le sens qui reste le plus important, et qui demande des compétences avancées. Toutefois, il faudrait s'entendre sur ce que « révision d'une traduction machine » signifie : trop souvent, il signifie relecture rapide, avec « ordre » de ne faire aucune recherche terminologique — et, parfois, aucun outil complémentaire tel que des dictionnaires n'est fourni. Dans le meilleur des cas, tout au plus deux à cinq minutes peuvent être consacrées à une recherche terminologique, mais encore faut-il indiquer le temps dans des logiciels de surveillance, plaçant ainsi l'exercice du métier de langagier dans des conditions tayloristes d'autant plus difficiles à tolérer qu'il est imposé après un diplôme universitaire de premier cycle, voire de deuxième cycle.

Et pourtant... certains sites ou textes mériteraient une révision soignée de leur version traduite. En voici quelques exemples. Trouver l'objet convoité dans le site de l'entreprise bien connue qui porte le même nom que les célèbres guerrières grecques exige souvent d'avoir recours à la version anglaise en raison des déficiences de la version française (je n'ai pas vérifié ce qui se passe dans d'autres langues), tant les traductions sont parfois incompréhensibles : ainsi, une affleureuse (*trimmer*), un outil électrique d'ébénisterie permettant de réaliser chanfreins, moulures et autres feuillures, est-elle nommée, de manière absurde, débroussailleuse (un outil de jardinage). On se demande si la marque va noter une baisse de vente du modèle concerné sur le marché francophone, et quelles conclusions elle pourrait en tirer... Dans un autre site bien connu au Canada, on lit que les produits pharmaceutiques (*drug products*) comprennent des produits de santé naturels, des produits biologiques et... des produits pharmaceutiques (*pharmaceuticals*). Enfin,

dans une monographie d'un médicament antiviral un temps envisagé pour traiter la COVID-19, certains paragraphes traduits en français étaient totalement incompréhensibles. Évidemment, on ne sait pas quelle a été la méthode de traduction adoptée, mais on peut supposer que la machine y est pour quelque chose et que la révision humaine a été défaillante ou inexistante. Dans les trois exemples, la version anglaise est correcte, mais la traduction est absurde.

Dans d'autres cas, c'est la version anglaise qui est déficiente. Depuis longtemps, j'utilise, en classe ou pour les travaux dirigés de maîtrise, des articles parus dans des revues biomédicales avec évaluation par les pairs, indexées dans PubMed. Depuis quelques années, les erreurs se multiplient, de manière quasi systématique : mots manquants ou erronés, typos, phrases tronquées... Le temps manque-t-il pour arriver à réviser convenablement les textes sources autant que les traductions? Entendre par « temps » : ressources humaines, et donc budgets. Ce qui se passe dans des articles de revues scientifiques se produit évidemment pour d'autres genres textuels : comment arriver à chiffrer l'ampleur des erreurs, leur diffusion, leur reproduction à l'infini?

N'y a-t-il personne pour calculer l'impact de ces erreurs en termes de coûts pour les entreprises? Coûts de toute nature : coût monétaire, image de la marque, « sabotage » silencieux (car involontaire) des opérations de marketing. Et les coûts humains? À combien se chiffre la valeur des erreurs dans des monographies de médicaments? Dans un monde post-pandémique, tout cela laisse rêveur.

La question de la diffusion des erreurs au sein des corpus utilisés pour l'entraînement des moteurs neuronaux est cruciale. Le nerf de la guerre, ce sont en effet les corpus. Au moment de la sortie de DeepL, le directeur de l'entreprise avait affirmé que ses corpus avaient été vérifiés soigneusement : ceci expliquait la performance de l'outil. Il est certain que la TAN continue de s'améliorer, mais probablement trop vite à l'échelle du quotidien langagier et de notre temps universitaire : prise en compte de corpus très spécialisés, accélération de l'entraînement, meilleure intégration aux mémoires de traduction, et, grâce à la « traduction adaptative », prise en compte de la correction par les traducteurs et traductrices. Néanmoins, on peut se poser certaines questions : comment permettre aux humains, trop lents, trop coûteux, d'arriver à pondérer les choix de la machine, toujours plus rapide, toujours moins chère?

Les conditions de travail tayloristes évoquées plus haut ne sont guère encourageantes. Si la TAN n'est qu'un outil de productivité aveugle et non

un outil dominé, maîtrisé par les professionnels langagiers pour améliorer leur sort, leur condition de travail et leur satisfaction, les perspectives ne sont pas attirantes. Et je me désespère lorsque j'entends des témoignages d'anciens étudiants motivés qui me font part de leur désarroi devant les conditions de travail qu'on leur impose : certains quittent le navire et se réorientent. Ce qui revient à l'humain est ce qui est le plus difficile à mettre en œuvre, c'est ce qui requiert une formation avancée, misant à la fois sur la connaissance de la langue et sur celle des domaines concernés. Il ne s'agit pas de cliquer sur un bouton qui produit un résultat essentiellement fondé, au fond, sur la fréquence, il s'agit d'être plus expert que la machine.

D'ailleurs, la « prolifération » rapide de textes traduits automatiquement soulève de façon aigüe la question de la fréquence. La prise en compte de vastes corpus donne à ce paramètre une puissance incomparable. Mais la fréquence n'est pas toujours, loin de là, le meilleur critère de choix d'une solution de traduction! (Et c'est très difficile de convaincre les étudiants que ce n'est pas le cas... car alors, à quoi se raccrocher quand on débute?) Certes, l'usage compte : mais il est bien des situations où celui-ci change, où il devient obsolète. Qu'en est-il des changements de nomenclatures? De la diffusion rapide d'anglicismes (ou de toute interférence linguistique)? De la répétition à l'infini d'erreurs qui peuvent avoir des conséquences catastrophiques? De l'influence prédominante d'une culture sur une autre?

Je ne donnerais qu'un exemple, tiré de mon domaine d'expertise, celui des nomenclatures d'anatomie internationales. Elles évoluent et des mises à jour paraissent régulièrement, mais leur mise en application se fait à des rythmes variables selon les langues-cultures. Ainsi, en français, la coexistence des nomenclatures internationales francisées successives et de la nomenclature classique française, obsolète, mais encore vivante pour bien des usagers, rend la dépendance à la fréquence véritablement problématique. Sans compter que le risque est bien de se retrouver avec un texte farci de termes issus de différentes nomenclatures. Gênant lorsque l'on se forme en chirurgie... La dictature de la fréquence, dans ce cas, n'a aucun sens, non plus que l'usage même des corpus, sauf pour les aspects phraséologiques. La solution? Des traducteurs et traductrices bien au fait de ces problématiques, sachant consulter les ressources appropriées, capables de discuter avec les professionnels de la santé et d'apporter une véritable expertise. Dans cette histoire de TAN, on peut noter que certains présumés sous-tendent sa conception et son application, présumés pas toujours congruents : traduire le nouveau grâce à l'ancien, présumé stable et parfait; tenir pour acquis que le plus fréquent est le plus juste; admettre que la structure des textes et de la

pensée est parallèle dans toutes les langues. Il est logique de penser que la prise en compte de vastes corpus constitue une ressource inestimable pour la traduction de nouveaux textes. Et c'est bien le cas. Mais on aboutit rapidement à une contradiction : d'un côté, la machine est censée accélérer le mouvement, augmenter la productivité. Mais, de l'autre, on constate rapidement que les sorties machines exigent des langagiers de haut niveau, capables de relever les erreurs de sens, de terminologie et de phraséologie, et de travailler sur l'ensemble du texte et non pas sur une suite de cases disposées les unes en dessous des autres. Comment « chiffrer » la valeur de tels experts? Comment évaluer le temps que prend leur formation? Et comment les rémunérer à leur juste valeur?

L'ignorance, ou l'occultation volontaire, peut-être, des difficultés liées à la traduction de textes techniques ou scientifiques est parfois déconcertante. Ainsi, dans le cadre d'une table ronde organisée par le Bureau de la traduction canadien durant l'automne 2022, un spécialiste de la traduction automatique venu des États-Unis a incité les langagiers à ne *plus* être de simples « perroquets », et à engager ceux et celles qui se sentaient des capacités créatives à se tourner vers la traduction littéraire ou des activités plus ludiques : désormais, la machine se charge de la traduction un tant soit peu technique, oubliez ça. Une telle vision est incroyablement réductrice — on peut penser qu'elle est sous-tendue, en fait, par l'idée qu'il s'agit, ni plus, ni moins, d'un marché à conquérir. Exit l'humain, nous vendons de la traduction machine qui ne *vous* (le client) coûtera presque rien (en apparence) – mais de toute façon, si vous achetez de la traduction, êtes-vous capable de l'évaluer? Outre le fait que comparer les langagiers à des perroquets était la marque d'un incomparable mépris, cette position reflétait surtout une mécompréhension des difficultés réelles de la traduction technique ou scientifique. En l'écoutant, je me suis demandé si la personne s'était confrontée aux réels défis du transfert du sens. Lorsque je suis obligée de consulter la version anglaise de monographies pour comprendre les propriétés pharmacologiques d'un médicament ou de modes d'emploi d'outils sous peine de monter ces derniers à l'envers, je me pose des questions.

Est-ce que ce sont des langagiers eux-mêmes, terminologues, traducteurs, interprètes, qui cherchent à élaborer les outils d'aide à la traduction? Il semble bien que deux mondes, informaticiens-concepteurs et langagiers, se côtoient, mais qu'ils ne trouvent pas facilement, sauf exception, de terrains de rencontre et de collaboration. Les contraintes informatiques semblent avoir pris le pas sur les contraintes cognitives. Passer toute la journée à traduire phrase par phrase dans les « boîtes » d'alignement des outils d'aide



à la traduction finit par être aliénant. En ce sens, ce qu'offre un outil comme DeepL est rafraîchissant : on retrouve la possibilité d'examiner le texte dans son ensemble. Il devient possible de personnaliser son usage, et la reformulation qui se fait automatiquement en réponse aux changements proposés par l'utilisateur est tout simplement étonnante. Pour autant, ce qui était la norme dans certains services de traduction haut de gamme de la fin du XX<sup>e</sup> siècle a presque totalement disparu : sauf cas particulier, il n'est plus pensable de reformuler un paragraphe pour mieux l'adapter au destinataire. Le *skopos* est mis à mal... ou mis en boîte : la traduction phrase par phrase s'est imposée, et les étudiants ont toutes les peines du monde à s'accorder la permission de couper une phrase trop longue, d'étoffer, ou au contraire de pratiquer la concision, tant la pression exercée par le texte de départ se trouve renforcée par la proposition de la machine. L'usage de la TAN en classe est devenu un casse-tête pédagogique, exigeant des enseignants des trésors d'adaptation pour produire des exercices significatifs. Et chez les étudiants, on peut observer soit une perception aiguë du défi que l'outil représente malgré une apparente simplicité, soit un déni qui les pousse à l'utiliser sans pouvoir aller toutefois jusqu'au bout de la révision, tant la tentation est grande d'améliorer les notes.

Nous voici à soulever la question de la pédagogie. Autant le dire tout de suite, il semble bien que la panacée pédagogique n'ait pas encore vu le jour. Les opinions sont partagées parmi les enseignants, mais on note des tendances lourdes. Les uns considèrent que la TAN fait partie des outils utilisés sur le marché du travail et, à ce titre, qu'elle est un incontournable en classe. Les autres considèrent qu'employer la TAN en classe constitue un raccourci préjudiciable à l'apprentissage de l'acte traductionnel et l'interdisent, ou, tout au moins, en contrôlent l'usage, exercices ad hoc à l'appui. Voyons un peu cela.

Une constatation partagée par nombre d'enseignants, c'est que la machine traduit généralement mieux que la plupart des étudiants débutants : déjà, très peu d'erreurs grammaticales ou de syntaxe. Ce qui reste, outre les éléments évidents à corriger, ce sont des erreurs plus subtiles que les débutants ont, précisément, de la difficulté à repérer, ou bien qui nécessitent, pour être détectées et corrigées, une formation avancée dans un domaine de spécialité. La TAN n'est pas parfaite, loin de là, mais à partir du moment où elle réussit mieux qu'un apprenant qui en est à ses premières armes, on a un gros problème pédagogique. Certains ont pensé faire une analogie avec les logiciels utilisés dans d'autres domaines, comme les outils graphiques d'aide à la conception architecturale, se disant que la TAN n'est rien d'autre qu'un

outil de plus. Mais, à la réflexion, le parallèle ne tient pas vraiment : un étudiant en architecture devra, certes, apprendre à utiliser un logiciel de graphisme spécialisé, mais celui-ci va-t-il produire automatiquement, à sa place, un plan de maison? Pas à ma connaissance. Le problème n'est donc pas dans l'usage de la TAN, mais dans la substitution du processus cognitif humain par celui d'une machine — au demeurant plus performante que le débutant. En fait, le problème de fond, c'est, encore, celui du temps.

La tension temporelle se situe au niveau du contraste entre la rapidité avec laquelle la machine produit une traduction imparfaite, mais qui peut être relativement acceptable, et le temps nécessaire à l'acquisition des compétences nécessaires à l'être humain pour qu'il ou elle soit en mesure d'en compenser les faiblesses. Et on peut penser que cette tension ne va cesser de s'accroître au fur et à mesure des progrès technologiques.

Il faut se rendre à l'évidence : l'humain est lent. Lorsqu'on y pense, ce que peut la TAN est vertigineux : prendre en compte de vastes corpus pour proposer des traductions sinon toujours correctes, du moins *lisibles*, en quelques secondes.

Penchons-nous un instant sur ce qui constitue l'expertise d'un professionnel expérimenté : outre la maîtrise de la langue dans ses composantes grammaticales, syntaxiques, orthographiques, stylistiques, on peut penser à une habileté acquise par des heures de réflexion et d'analyse, à la maîtrise d'un domaine de connaissances et des stratégies documentaires, la mémorisation de multiples particularités langagières, des capacités d'analyse logique... tout cela mène à une certaine rapidité. Or, si la machine permet de gagner du temps, on ne peut en donner trop à l'humain qui révise la machine... à ce jeu-là, les débutants sont perdants.

Lorsqu'on leur assène les propositions de sorties machines qui donnent l'illusion d'une certaine qualité — comme je l'ai dit plus haut, peu d'erreurs de grammaire, d'orthographe ou de syntaxe — on les place quasiment en position d'échec : on leur demande d'agir en réviseur expérimenté, ce qui, il n'y a pas si longtemps, demandait au moins cinq ans de pratique assidue de la traduction sous supervision. Que comprendre d'une étudiante, à qui je demandais comment elle pouvait justifier sa traduction, qui m'a répondu : « Par l'intuition. » Certes, qu'est-ce que l'intuition? « Educated guess », me répondit-elle. Les bras m'en sont tombés... mais il m'a semblé percevoir, au fond, un certain désarroi. Car désarroi il y a si l'on s'engage dans un programme de formation et qu'au bout du chemin on a le sentiment de ne rien maîtriser. Et là, que l'on me permette de dire que le socioconstructivisme extrême, soit-disant « centré sur l'étudiant·e », constitue ni plus ni moins

qu'une forme d'escroquerie intellectuelle dont nous constatons les dégâts depuis un certain temps déjà — et dont nous serons les victimes. C'est bien joli « d'accompagner l'apprenant dans la construction de son savoir » tout en se gardant bien de prendre la responsabilité d'imposer quoi que ce soit, mais si l'on ne prend pas pour parti de remettre à l'ordre du jour la transmission des connaissances (oui, oui, des savoirs... je suis bien prête à cette concession...), si cela consiste à laisser cet « apprenant » utiliser un outil de traduction automatique sans commencer par lui « apprendre » à traduire et sans lui donner une solide formation spécialisée, cela revient à mettre en circulation des personnes qui ne seront pas capables de faire plus que de la vague relecture de sorties machines. Tiens, tiens, cela ne correspond-il pas, précisément, à ce qu'attendent certains employeurs? L'argument de marketing de ces derniers à l'égard de leurs clients peut résider dans le fait que les employés sont détenteurs d'un diplôme universitaire et même être agréés par un ordre professionnel, mais si tout, depuis la formation jusqu'aux conditions de travail, concourt à ce que les diplômés n'aient pas plus de marge de manœuvre que Charlie Chaplin dans les chaînes de montage du film *Les temps modernes*, le résultat sera à la hauteur. Autrement dit, les meilleures intentions pédagogiques d'extrême gauche font le lit de l'exploitation extrême néolibérale — je ne suis pas la première à le remarquer, et je défie quiconque d'en déduire quoi que ce soit sur mes allégeances politiques. Les écoles Montessori, c'est très bien à la maternelle. À l'université, il faut se donner les moyens de transmettre, de passer le relais. À force de ne voir les professeurs que dans leur dimension d'autorité, on oublie l'origine de leur vocation et de leur raison d'être, l'importance de la transmission, la diversité du corps professoral, associée à la liberté académique, permettant d'éviter la mise en œuvre d'un système d'enseignement rigide de type doctrinal. Dit crûment — et ma position est bien loin, en fait, d'un tel cynisme — les étudiants « doivent en avoir pour leur argent » : autrement dit, je suis convaincue que ce qu'ils et elles attendent n'est pas qu'ils ou elles se mettent A+ à eux-mêmes ou à elles-mêmes (ce qui représente la version extrême du clientélisme vide), mais bien de recevoir une formation qui leur donne un pouvoir sur leur vie (*empowerment*). Et ça n'empêche ni la diversité des approches pédagogiques adaptées à la matière enseignée, ni le dialogue avec les étudiants pour qu'ils participent au processus pédagogique. Centrer l'enseignement sur l'étudiant ou l'étudiante, c'est lui transmettre le meilleur de soi-même et de son parcours, tout en l'incitant à aller plus loin et à exercer son sens critique, mais ce n'est pas l'envoyer errer seul (virtuellement désormais) à la bibliothèque ou dans Internet et lui laisser déterminer le contenu d'un cours. Ça serait

intéressant de se demander si l'épidémie d'anxiété chez les jeunes n'a pas aussi à voir avec des méthodes « pédagogiques » qui les abandonnent, en fait, devant un chemin impossible à parcourir dans le temps dont ils disposent pour leurs études.

Car le fond du problème, c'est bien le temps. Or, le temps, c'est de l'argent. D'un côté, le temps de production d'un texte qui, une fois les corpus d'entraînement montés, prend à peine quelques secondes. De l'autre, la lente formation d'un être humain. Qu'on y songe : 25 ans de formation pour constater que l'on se fait prendre de vitesse par une machine. Ça demande un optimisme farouche et du courage pour se dire que l'on va arriver à faire mieux. Et au passage, on oublie le temps passé à la traduction des textes constituant le corpus. Comment se fait-il que les traducteurs et traductrices ayant fait le travail n'en tirent aucun fruit ? Que leur « œuvre » serve à leur couper l'herbe sous le pied et à enrichir des intermédiaires qui cassent ensuite leur rémunération ?

Que conclure de tout cela ? Je suis convaincue que nous sommes à la croisée des chemins, et même, malheureusement, déjà un peu plus loin, trop loin. Le monde universitaire de la traduction a mis beaucoup trop de temps à réagir à l'arrivée de la TAN : le temps des réformes de programme, le temps de la recherche. Le temps de mener à bien un doctorat ou un projet de recherche, et les outils ont changé, leurs performances n'ont déjà plus rien à voir avec les prémisses du projet. Un autre élément du problème, c'est que les mondes sont relativement cloisonnés : que les lieux d'enseignement prennent en compte la formation aux outils d'aide à la traduction n'est pas suffisant, il faudrait davantage de collaboration entre les concepteurs d'outils et les utilisateurs. Le problème de fond, de mon point de vue, vient aussi de la persistance de certains concepts qui empêchent une véritable remise en question. Ainsi, le concept de traduction générale, selon moi, n'existe tout simplement pas : sur le plan pédagogique, il s'agit d'une illusion méthodologique, voulant qu'il faille commencer par des textes relativement simples avant d'aborder des textes spécialisés : on confond méthode de travail et simplicité (apparente) des textes. Sur le marché du travail, la traduction générale consiste à traduire « un peu de tout ». En fait, il s'agit de traduire, dans différents domaines, des textes dont le contenu en vocabulaire est partagé par la moyenne de la population : un saupoudrage de différentes traductions spécialisées, à un niveau accessible, précisément ce que la machine prend en charge particulièrement bien. De ce fait, il est légitime de se poser la question : que faire traduire aux étudiants ? Des textes « faciles » ? En les laissant utiliser DeepL ? Donc, il y aura peu d'erreurs ? Que vont-ils en

apprendre? Augmenter la difficulté? Tout un défi pédagogique... Si on accepte le fait que la traduction générale est une illusion, on revient donc au constat : mettons l'accent sur les domaines de spécialité. Depuis que je pratique et enseigne la traduction biomédicale, je défends du mieux que je peux la traduction spécialisée, longtemps boudée par un certain nombre de traductologues théoriciens — encore que j'aie pu noter des conversions aussi récentes qu'inattendues. Certains commentent la grave question de la formation des enseignants de traduction spécialisée, selon une modalité quelque peu semblable à la question qui hante le capitaine Haddock hésitant à dormir la barbe au-dessus ou au-dessous des draps : lesdits enseignants doivent-ils venir du domaine spécialisé qu'ils enseignent? Autrement dit, faut-il être pharmacien ou médecin pour enseigner la traduction biomédicale? Selon moi, c'est une fausse question, et je suis d'autant plus à l'aise pour y répondre, étant donné mon propre parcours et ma double formation. Ce qu'il faut, c'est la compétence dans le domaine de traduction considéré : cela comprend des connaissances « d'expert », des connaissances langagières et de la pratique. L'ordre dans lequel ces compétences sont acquises n'ont en fait aucune importance, mais ce sont les contraintes universitaires et les systèmes de formation qui créent cette fausse question : ainsi, il est impossible, de nos jours, qu'un professionnel expérimenté accède à un poste de professeur sans détenir de doctorat. Il est bien évident que, pour faire de la recherche, ce qui constitue un des volets indispensables de la tâche universitaire, il faut être bien formé — donc, oui, finalement, il faut un doctorat et, oui, dans le contexte actuel, la double formation est sans aucun doute idéale. Mais est-ce rêver que d'imaginer des voies d'accès moins rigides à des postes statutaires, des voies de reconversion de professionnels langagiers experts, intéressés par l'enseignement et la recherche, ou des voies de collaboration? Il y a bien des problèmes au niveau de la formation de 3<sup>e</sup> cycle, d'ailleurs, qui dépassent le domaine de la traduction, et c'est un questionnement rampant au sein des universités.

Par ailleurs, à partir du moment où il n'y a pas de passerelle universitaire évidente entre les domaines de spécialité et la traduction, on entre forcément dans des guerres de chapelle. En réalité, bien des solutions pourraient être envisagées si on remettait à plat tout le système : favoriser les doubles formations, et, pour ceux et celles qui se destinent au monde universitaire, associer pratique professionnelle et formation à la recherche. On pourrait repenser les « intersections » entre les différents programmes de l'université et ceux de traduction, sensibiliser à la possibilité de devenir traducteur ou traductrice en médecine, en pharmacie, en droit, en économie, en sciences

politiques... directement dans ces cursus : les métiers langagiers pourraient devenir, en clair, un débouché, moyennant une formation complémentaire en traduction. Favoriser les formations en traduction spécialisée au second cycle, avoir des enseignants « pivots » au sein des programmes de traduction dans les spécialités majeures ayant la double formation évoquée plus haut, mais aussi faire intervenir des enseignants venus des domaines considérés : quoi de mieux qu'un épidémiologue pour parler des essais cliniques ou qu'un chimiste pour parler de... chimie! Autrement dit, mettre en place des cours (conçus pour des langagiers – j'insiste) donnés par des spécialistes du domaine, à titre de complément des cours de traduction spécialisée, concentrés sur les aspects langagiers et assurés par un enseignant expert de la traduction considérée. Mieux encore, on pourrait mettre en œuvre des cours assumés par deux enseignants, l'un étant l'enseignant « pivot » évoqué plus haut, l'autre venant du domaine d'expertise. Et, évidemment, il faudrait s'assurer que les programmes ne mettent pas les cours en concurrence les uns avec les autres, car c'est le meilleur moyen de proposer des « vitrines » alléchantes, mais ingérables. Évidemment, tout cela exige une ouverture, une capacité de collaboration, un équilibre et un respect mutuel du territoire de l'autre, pas toujours compatibles avec le caractère compétitif des carrières universitaires et des egos qui en découlent. Et bien entendu, il faudrait une souplesse de fonctionnement institutionnel que n'ont pas nécessairement ces gros paquebots que sont les universités. Mais attention à l'effet Titanic...

Pour conclure, je voudrais, contre vents et marées, rester optimiste. Si les associations et mieux encore des ordres professionnels peuvent collaborer avec les universités et les écoles de traduction, cela peut constituer une force de résistance à la taylorisation de la profession : après tout, pour un ordre professionnel, c'est la protection du public qui est en jeu. Quant aux universités, elles jouent en quelque sorte leur peau : si les formations n'offrent pas tellement plus qu'une manipulation superficielle de quelques outils informatiques sans conférer aux détenteurs des diplômes un réel « pouvoir d'agir », je ne pense pas qu'elles resteront attirantes. D'un côté, nous aurons les « petits soldats » bien disciplinés relisant superficiellement des sorties machines, de l'autre, quelques emplois de haut niveau qui ne recruteront pas des gens formés en traduction, mais bien plutôt des personnes diplômées dans les domaines de spécialité. Tout simplement parce que comprendre de quoi il retourne vraiment lorsque l'on parle de vaccins à base d'ARN messager exige d'en étudier les concepts sous-jacents. Mais quoi qu'en disent les experts de la TAN qui renvoient les amoureux des mots à des activités ludiques, ce sont quand même les personnes intéressées par le défi du sens, des langues et des

cultures qui songent à se tourner vers les professions langagières. Si celles-là désertent le terrain même où elles sont censées s'épanouir, on se demande qui va être séduit par des carrières de vagues relectures de sorties machines. Peut-être que les réseaux sociaux, capables du pire, mais aussi du meilleur, pourraient jouer un rôle non négligeable dans la sensibilisation de chacun à l'importance de la qualité des traductions. Car, finalement, la clé est bien là : si le lectorat est indifférent, la loi du plus vite, moins cher, aura raison de nous.